

Il en a été des faïences comme de toutes ces raretés qui passent de main en main. D'abord on s'est mis à les rechercher, à les réunir en collection ; puis la science a demandé au passé les secrets de sa fabrication, puis enfin on a voulu connaître les origines de nos anciennes fabriques, distinguer leurs marques et reconstituer leur histoire. C'est bien là le caractère distinctif, la tendance de notre époque : dans son amour passionné de la recherche, elle ne dédaigne aucun détail ; elle se complait à étudier l'art dans ses plus modestes produits aussi bien que dans ses plus brillantes manifestations. Que d'articles curieux, que d'ingénieuses hypothèses nous ont valu ces admirables poteries connues sous le nom de *pièces du service de Henri III* ! Il y a vingt-cinq ans, M. Pottier, le savant conservateur du Musée d'antiquités et de la Bibliothèque de Rouen, les avait le premier signalées dans l'ouvrage de Willèmin (1). Depuis ce moment, chacun a dit son mot, mais leur origine est restée lettre close ; le sphynx a gardé son secret. Nous n'avons pas la prétention de révéler aux amateurs le nom de l'artiste qui s'est dérobé jusqu'ici à leurs recherches, encore moins celle de nous mêler au débat. Nous ne prenons parti ni pour Ascanio, cet

« position de Rouen suffirait à établir l'universalité de son emploi ; on y trouvait en effet des vases, des cornets, des potiches, des fontaines, des services de table avec leurs accessoires, des cruches, des lampes d'église, des burettes, des meubles, des gaines de statues, des lions et des bustes à préférences plus ou moins historiques. » (De Robillard de Beurepaire, *La Faïence de Rouen à l'exposition*. Caen, Hardel, 1861.) Nous ferons observer ici que dès l'époque la plus ancienne on rencontrait aussi des faïences rouennaises ornementées dans le goût chinois.

(1) *Monuments français inédits*, t. II, p. 66.